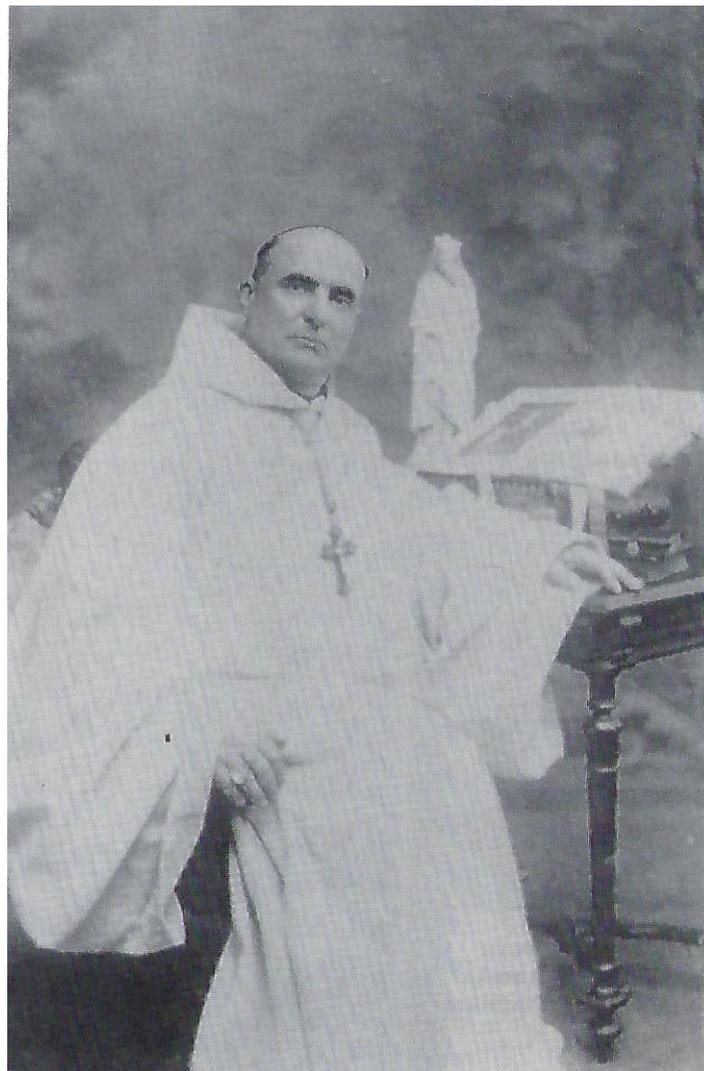


*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*

*Feuille 123*  
*Vendredi 20 novembre 2020*

Face à Clemenceau,  
Dom Chautard défend la vie cistercienne



## CHAUTARD (DOM JEAN-BAPTISTE)<sup>1</sup>

Gustave Chautard naquit dans les Hautes-Alpes, à Briançon, le 12 mars 1858. A sa sortie du collège, il devient étudiant à l'école de commerce de Marseille. L'abbaye cistercienne d'Aiguebelle (Trappistes) le compte bientôt, âgé seulement de 19 ans, parmi ses novices ; il y fait profession en 1879. Après son ordination sacerdotale (1884), son sens pratique le fait nommer cellérier. Elu abbé de Chambarand (Isère) en 1897, il est chargé peu après d'acquérir l'abbaye de Cîteaux, berceau de l'ordre, vide de ses moines depuis la Révolution. En 1899, il succède à dom Sébastien Wyart comme abbé de Sept-Fons. Pendant 36 ans, dom Chautard détient le gouvernement spirituel et temporel de l'abbaye, assure la visite régulière des abbayes-filles ou de récentes fondations, ou même d'autres monastères à titre de délégué, défend la cause de l'ordre, au temps des expulsions, devant la Commission du Sénat, s'attirant par son loyalisme l'estime de Clemenceau désormais son ami. Par sa direction spirituelle comme par ses écrits, il rayonne sur une nombreuse élite de prêtres, de religieux et de laïcs. Après avoir restauré l'abbaye d'Orval dans le Luxembourg belge (1927), il meurt le 29 septembre 1935, à l'âge de 77 ans.

### Ecrits :

- *L'âme de tout apostolat*, 17 éditions, 220<sup>e</sup> mille de l'édition française, traduit en dix langues (1913).

- Divers articles dans *Prêtres aux armées* (1914-1918), sous la signature de « frère aîné » ; ce bulletin, qui devint *Prêtre et Apôtre*, fut dû à l'initiative de dom Chautard<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Catholicisme*, t. II, 1949, col. 1030, article « Chautard (Dom Jean-Baptiste) » par M.-B. Brard, O. C. R., dont nous actualisons la bibliographie.

<sup>2</sup> *L'itinéraire spirituel de Dom Chautard* par Bernard Martelet (éditions Saint-Paul, Paris-Fribourg, 2<sup>e</sup> éd., 1967) donne la liste suivante (p. 257) :

Du tabernacle à la tranchée, dans *Le prêtre aux armées* (3, p. 33) ;

De la tranchée au tabernacle (5, p. 65) ;

Que dois-je à la France ? (7, p. 97) ;

- *Saint Bernard... et la fondation des cisterciennes dites « trappistines »*, 1919, 48 p.
- *L'esprit de simplicité, caractéristique de Cîteaux*, 1928, 40 p.
- *L'âme cistercienne* (conférence donnée à D. R. A. C. et contenant l'entretien avec Clemenceau), 1931, 63 p.
- *La Règle de saint Benoît illustrée par saint Bernard* (2 art. parus dans les *Collectanea Ordinis cisterciensium reformatorem*, 1934).<sup>3</sup>

---

Dieu le veut ! (9, p. 129) ;  
 Le prix du sang (11, p. 161) ;  
 La leçon du sang (13, p. 193) ;  
 Croyons-nous ? (15, p. 225) ;  
 Parlez, Seigneur ! (17, p. 257) ;  
 Eaux vives (19, p. 289) ;  
 Sur le roc (21, p. 321) ;  
 Florete flores (23, p. 353) ;  
 Clé d'or (25, p. 385) ;  
 Mon roi (27, p. 417) ;  
 Au drapeau ! (29, p. 449) ;  
 Une loi sacrée (59, p. 929) ;  
 Coûte que coûte (61, p. 961) ;  
 Omnia in omnibus (70, p. 1105) ;  
 Sto ad ostium, et pulso (74, p. 1169) ;  
 Lumen Christi (76, p. 1201 et 77, p. 1217) ;  
 L'œil du cœur (80, p. 1265 et 82, p. 1297) ;  
 Gustate et videte (84, p. 1329) ;  
 Simple définition (86, p. 1361) ;  
 Supra petram (88, p. 1393) ;  
 A propos d'une définition (91, p. 1441) ;  
 Etenne du prêtre à la France (94, p. 1489 et 95, p. 1505).

<sup>3</sup> *L'itinéraire spirituel de Dom Chautard* par Bernard Martelet (éditions Saint-Paul, Paris-Fribourg, 2<sup>e</sup> éd., 1967) ajoute encore (p. 257) :

*Apostolat des catéchismes et vie intérieure*, Thèse et exemple par un abbé de l'Ordre de Cîteaux, Paris 1907.

*La vie intérieure base de l'apostolat*, par un abbé de l'Ordre des Cisterciens réformés, Sept-Fons 1909.

*Mes deux résolutions de retraite.*

*Ma résolution de vie liturgique.*

*Ma résolution d'oraison et de garde du cœur.*

*Je suis prêtre, Croisade de la messe.*

### Bibliographie :

- *Un moine, dom Jean-Baptiste Chautard, abbé de Sept-Fons (1858-1935)*, abbaye de Sept-Fons, 1938.
- Elie Maire, *Images de dom Chautard, abbé de Sept-Fons*, Paris, Flammarion, 1938.
- DSAM, t. II, col. 818-820, art. « Chautard », par dom Marie Godefroy, abbé de Sept-Fons, 1945.
- On trouvera dans le livre *Un moine...*, signalé plus haut, la genèse de *L'âme de tout apostolat*. C'est une utile mise au point.
- Bernard Martelet, *L'itinéraire spirituel de Dom Chautard*, éditions Saint-Paul, Paris-Fribourg, 2<sup>e</sup> éd., 1967.
- Bernard Martelet, *Dom Chautard, abbé de Sept-Fons* Médiaspaul, 1994.

Dom CHAUTARD  
Abbé de la Trappe de Sept-Fons

Les Cisterciens Trappistes  
L'ÂME CISTERCIENNE

Une des conférences de DRAC donnée à Paris à la  
Salle de la Société de Géographie,  
le 28 janvier 1931  
Abbaye de Sept-Fons par Dompierre-sur-Besbre  
(Allier)<sup>4</sup>

AMIS LECTEURS,  
n'oubliez pas d'adresser à Dieu des  
PRIERES DE BENEDICTION ET DE GRATITUDE  
EN FAVEUR DE L'ABBAYE DE SEPT-FONS,  
qui a autorisé notre feuillet spirituel  
à reproduire cet opuscule.

---

<sup>4</sup> Cum permissu superiorum : Imprimatur, Lutetiæ Parisiorum, die 27 septembris 1931. V. DUPIN, v. g.

Ce fascicule n'a pas été édité par l'Abbaye de Sept-Fons, mais par la DRAC qui a fait imprimer en un volume intitulé : *La Vivante actualité des Ordres religieux*, 28 série, toutes les diverses conférences données sur son initiative pendant l'hiver de 1931. L'Abbaye s'est bornée à solliciter ensuite un tiré à part de ce que Drac avait déjà livré au public.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. - MCMXXXIII.

[5]

Le moine Geoffroy, qui fut secrétaire de saint Bernard et qui l'accompagna dans la plupart de ses voyages, raconte qu'un jour de l'année 1140, le saint passa à peu de distance de Paris. Il cheminait avec ses compagnons, priant à son ordinaire, lorsqu'une députation de l'évêque de Paris, Etienne de Senlis, s'approcha de lui. L'évêque lui faisait demander de venir porter la parole de Dieu à la nombreuse population d'étudiants qui remplissait ses écoles. Bernard déclina d'abord l'invitation ; car, fait remarquer Geoffroy, « *il évitait avec le plus grand soin toutes les réunions publiques, à moins qu'une raison importante ne le contraignît de s'y trouver* ». Le lendemain, il avait réfléchi et prié, et Dieu lui avait montré tout le bien qu'il pourrait accomplir en acceptant. Il appela donc quelques moines de son escorte : « *Allez, leur dit-il, prévenir l'évêque que nous irons à Paris comme il nous l'a demandé.* » Et devant la foule des étudiants massés sous le cloître Notre-Dame, il prononça un discours que nous possédons encore et qui détermina une vingtaine de jeunes gens à le suivre [6] à Clairvaux, sans parler des salutaires réflexions qu'il inspira à tous les autres.

Si je rappelle ce trait de la vie de notre glorieux Père, c'est un peu pour m'abriter derrière son exemple et me justifier par ce précédent d'être sorti du cloître silencieux pour venir prendre la parole devant vous. J'ai pensé que, dans le défilé des Ordres et des Congrégations religieuses que la Ligue des droits du Religieux ancien combattant organise dans cette salle, sous la présidence de Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris, et où chacun à tour de rôle expose ce qu'il est, et revendique son droit à l'existence, j'ai pensé, dis-je, que les Cisterciens ne pouvaient se dérober. Il faut qu'ils soutiennent comme leurs frères la grande cause de la liberté des Ordres religieux. Il m'a donc semblé que ce serait obéir à la volonté de Dieu que de répondre à l'aimable et pressante invitation qui m'était adressée, en venant vous faire, mieux connaître la vie monastique telle que nous la menons dans l'Ordre cistercien. J'ai

cru voir là une de ces « *raisons importantes* » qui forçaient saint Bernard à sortir de sa retraite.

\*

\* \*

J'espère que ma parole instruira et édifiera les *croyants* qui veulent bien m'accorder leur attention. Je dois dire cependant que ce n'est pas eux que j'ai eus surtout en vue lorsque j'ai accepté de donner cette conférence, mais plutôt les *incroyants* ; j'ai même demandé formellement qu'on y invitât surtout des incroyants. Non que j'aie la prétention de les amener à la foi ; mais pourvu que leur esprit ne soit pas aveuglé par le sectarisme, que leur âme soit capable d'élévation et de noblesse de sentiments, que leur cœur puisse vibrer devant un noble idéal entrevu, j'ai l'assurance de leur faire admirer l'idéal cistercien.

Ce résultat, j'eus jadis le bonheur de l'obtenir en présentant cet idéal à l'illustre incroyant que fut *Clemenceau*.

Si je rappelle ce souvenir personnel, croyez bien que ce n'est pas pour me glorifier de mes relations avec un grand homme d'État ; c'est uniquement pour vous montrer que des incroyants même peuvent et doivent s'intéresser à ces questions et que la vérité mieux connue agit nécessairement sur un esprit éclairé et de bonne foi. Le récit de mon entrevue avec Clemenceau me paraît d'ailleurs fournir à cette conférence un cadre naturel et vivant.

C'était au lendemain de la loi de 1901 contre les Congrégations. J'avais été chargé par notre Ordre de défendre nos maisons de France dont l'existence était menacée.

Or Clemenceau venait d'être nommé président de la commission du Sénat qui devait nous juger. Je me présentai devant lui avec un *mémoire* exposant mes arguments et lui exprimai le désir d'être entendu par la commission sénatoriale.

« *Ne l'espérez pas*, me fit-il, *ce n'est pas l'usage*.

- *Comment ! vous prétendez nous condamner sans nous entendre ? Je puis vous prouver que devant l'Inquisition [8] les accusés ont toujours eu le droit de se défendre. »*

Je n'eus pas beaucoup à insister : « *Eh bien ! soit, dit-il, vous serez entendu. Je ne veux pas être pire que Torquemada. »*

Mais je continuai : « *Ce n'est pas tout. Je vous demande de m'indiquer, après avoir lu ce court mémoire, sur quels points vous m'attaquerez devant la commission. Je ne me sens pas de taille à répondre à l'improviste à un homme tel que vous. »*

- « *Soit, revenez dans trois jours. »*

Trois jours après, je reviens.

« *Refaites votre mémoire, me dit-il à brûle-pourpoint ; dites bien haut les services que vous avez rendus comme agronomes, surtout en pays de mission et en Algérie ; mais supprimez cette première partie où vous étalez fièrement que vous êtes des moines : c'est inutile et imprudent. »*

- « *Pardon, Monsieur le Président ; je ne puis accepter de cacher notre drapeau, ce serait déloyal. Nous ne sommes que secondairement, des agriculteurs et des missionnaires ; **avant tout nous sommes des moines.** Si on veut nous autoriser, il faut que ce soit sans faire abstraction de notre caractère de moines. »*

Alors commence un persiflage en règle. Dans ce genre, qui aurait pu lutter avec Clemenceau ? Il tourne en ridicule et la vie contemplative, et ces moines célébrant leurs offices auxquels personne n'assiste ou poursuivant leurs études sans vues d'apostolat. La diatribe, violente et spirituelle à la fois, est hachée par des apostrophes personnelles : « *Pourquoi donc vous êtes-vous fait moine et non pas mission-[9]-naire ? Je l'aurais compris. Mais moine ! moine ! moine !* » Et l'attaque passionnée reprend de plus belle, splendide par son allure endiablée, pauvre et vulgaire par les arguments employés : rien autre que les ragots ordinaires des anticléricaux les plus ignorants, plaisanteries usées, insinuations

sans preuves, attaques cent fois repoussées. Je rongerais mon frein, plus fier que jamais d'être moine en voyant que sous ces flots de critiques, il n'y avait que préjugés et ignorance de ce qu'est un vrai moine. Mais je n'osais croiser le fer, tant je me sentais incapable de me mesurer avec un pareil partenaire.

Il me lance soudain une phrase tellement blessante que je me lève : « *Monsieur, lui dis-je, c'est vous qui m'avez invité à revenir aujourd'hui. Si j'avais pu prévoir que vous violeriez ainsi les lois de l'hospitalité en manquant à la courtoisie, je ne serais pas venu. Je me retire déçu et attristé. Faites ce que vous voudrez contre nous. Mais rien de ce que vous venez de me dire ne me fait regretter d'avoir choisi la vie monastique. Rien. Au contraire.* » - « *Au contraire ?* » - « *Oui, au contraire.* »

Il me força à me rasseoir. Puis d'un ton calme et poli : « *Je vous demande, dit-il, de m'expliquer cet au contraire. Dites-moi pourquoi vous êtes si satisfait d'être trappiste. Qu'est-ce qu'un trappiste ?* »

Clemenceau me posait ainsi la même question : « *Que sont les moines cisterciens ?* » à laquelle j'ai à répondre ce soir devant vous. Avec lui, je devais compter les minutes d'entretien : plusieurs personnes faisaient déjà [10] antichambre à sa porte. Il fallait donc aller au plus pressé. Je lui parlai exclusivement de l'*idéal* qui fait vibrer l'âme du Cistercien, du levier intime qui fait porter allégrement le poids d'une règle austère, des grands horizons d'amour et d'altruisme que suppose la vie d'un vrai moine, fils de saint Bernard.

Devant vous je veux être plus complet, et vous retracer d'abord quelques traits de notre *histoire* et du *cadre extérieur* de notre vie.

\*

\* \*

Je ne m'arrêterai pas à réfuter certaines *légendes* qu'ont inventées et vulgarisées des romanciers, à commencer par

Chateaubriand. Par exemple, n'est-ce pas un dogme reçu dans le public que deux Trappistes ne se rencontrent pas sans se saluer de ces mots macabres : « *Frère, il faut mourir* » ? La vérité, c'est qu'à la Trappe on ne parle pas. - Il est non moins admis que le Trappiste creuse sa tombe et en enlève une pelletée de terre tous les jours. Jugez quelle profondeur doit avoir la tombe de celui qui compte cinquante ans ou plus de vie religieuse ! - Que dit-on encore ? Que ceux qui viennent chez nous, ce sont les désillusionnés, ceux que des aventures d'amour ont fait souffrir ou que des spéculations imprudentes ont acculés à la ruine. Tout cela est inexact. J'ai cinquante-cinq ans de vie à la Trappe. J'ai vu rarement accepter comme postulants d'honnêtes emballés de ce genre ; je ne les ai jamais vus rester. Plus des trois quarts de nos novices ont de [11] vingt à trente ans. D'ailleurs même si la Règle ne défendait pas de recevoir les exaltés ou les mélancoliques, les hommes à jugement peu sûr ou à caractère indocile, tous les anciens savent bien que de telles gens ne resteraient pas deux mois au noviciat.

Mais les légendes ont la vie dure et je ne puis prétendre les démolir, sinon dans votre esprit. Pourtant il serait si simple de se renseigner ! Rien de mystérieux chez nous. Nos monastères sont des *maisons de verre* ; on peut y venir et tout regarder.

Lorsque je parus devant la commission du Sénat, qui ne comptait qu'un catholique, l'amiral de Cuverville, je fus interrompu par l'un des seize membres qui la composaient : « *On ne sait pas ce qui se passe dans vos maisons.* » - « *C'est bien simple, Monsieur le Sénateur, répondis-je, imitez Freycinet. Avant d'être mordu par le microbe de la politique, il alla passer quinze jours à Solesmes pour y étudier le catholicisme. Venez passer quelques jours à l'abbaye de Sept-Fons. Je vous y promets un accueil cordial. Vous vivrez jour et nuit comme nous ; vous aurez votre alcôve au dortoir ; et en consultant mes vieux bouquins, vous pourrez vous assurer que ce que nous faisons maintenant, on le fait depuis le VI<sup>e</sup> siècle où vivait saint Benoît, depuis le XII<sup>e</sup> où a commencé Cîteaux.* » Vous jugez si Clemenceau pouvait laisser

passer l'occasion d'essayer sa verve : « *Mon cher collègue, c'est une excellente idée. Il faut vous renseigner. Est-ce qu'il devra revêtir la cagoule ? A votre retour, nous comp-[12]-tons que vous nous révélez absolument tous les mystères de la Trappe.* »

Non. Rien de mystérieux. Nos règlements peuvent être feuilletés par tous et nous ne cachons à personne notre manière de vivre.

## I

Une légende aussi peu fondée que les précédentes est celle qui nous attribue comme fondateur l'abbé de Rancé, qui fut réformateur de l'abbaye normande de la Trappe, dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Notre Ordre porte ses racines beaucoup plus loin dans le passé. Il remonte, à dire vrai, jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, puisqu'il est une des branches de ce grand arbre monastique que planta *saint Benoît*, le patriarche et le législateur des moines d'Occident. Nous sommes des Bénédictins ; et je suis heureux de saluer, comme des frères très aimés, les *Bénédictins noirs*, au nom des Cisterciens, les *Bénédictins blancs*.

A la fin du XI<sup>e</sup> siècle, l'Ordre bénédictin était presque uniquement représenté en France et dans toute l'Europe par la puissante abbaye de Cluny, à laquelle s'étaient agrégés à peu près tous les monastères existants. Fondée au début du X<sup>e</sup> siècle, l'abbaye de Cluny avait connu une longue période de ferveur et donné de grands saints à l'Eglise. Mais ensuite, certains crurent remarquer qu'elle avait commencé à négliger quelques traits caractéristiques de la [13] Règle de saint Benoît. Ce fut la conviction de saint Robert, de saint Albéric et de saint Etienne. Ils quittèrent avec quelques autres leur abbaye de Molesme qui suivait en substance la règle de Cluny, et vinrent en mars 1098 fonder l'abbaye de Cîteaux (actuellement département de la Côte-d'Or).

Les débuts furent extrêmement pénibles. La situation s'empira encore quand saint Etienne, devenu abbé en 1109, ne craignit pas de s'aliéner un des principaux bienfaiteurs du monastère, le puissant duc de Bourgogne, en lui interdisant de tenir sa cour dans l'église, comme les patrons des abbayes avaient pris l'habitude de faire. Ce fut alors le dénuement absolu et, à plusieurs jours, le pain manqua. Les santés se délabraient, les morts se multipliaient, les vocations étaient rares. Dieu fit enfin cesser les épreuves quand, au printemps de 1112, un jeune gentilhomme de 22 ans, *Bernard*, attiré par les

austérités qui en avaient effrayé tant d'autres, se présenta comme postulant à la tête d'un groupe de trente jeunes gens, à l'âme ardente comme la sienne. C'était l'espoir ; c'était l'avenir assuré ; c'était le début d'une longue période de prospérité et de ferveur pour l'Ordre naissant.

\*

\* \*

*Saint Bernard !* Vous ne comprendriez pas que, prononçant le nom du plus illustre des enfants de Cîteaux, de celui que nous honorons comme *notre Père et notre Docteur*, de cet [14] homme prestigieux qui fut le plus grand homme du XII<sup>e</sup> siècle et un des plus grands de tous les siècles, je ne m'arrête pas un instant pour la saluer.

En lui, on ne sait qu'admirer le plus ; la bonté de son cœur, son zèle d'apôtre pour toutes les grandes causes qui le sollicitent, son austérité et son recueillement au milieu de la vie la plus extérieure qui soit, son humilité devant les témoignages de vénération que les princes lui prodiguent, comme devant la puissance miraculeuse que Dieu lui confère.

A la considérer d'un regard superficiel, il n'est pas d'existence plus mouvementée que la sienne. Presque toujours hors du sort couvent, sur les routes de France, d'Italie ou d'Allemagne ; courant, sans ménager ses peines, partout où on a besoin de lui ; interposant son autorité conciliatrice pour rétablir la paix entre les rois ; se dépensant en efforts pour faire cesser le schisme qui déchire l'église de Rome ou les schismes partiels de certaines églises de France ; ne se refusant pas quand on l'appelle ; semant l'enthousiasme par sa parole ; entraînant des foules à la croisade.

Voilà la surface. Mais pénétrons à l'intérieur. C'est le *recueillement profond*. Un de ses biographes a dit de lui qu'il s'était fait une solitude dans son cœur, « *solitudinem cordis ipse sibi efficiens* », grâce à laquelle il restait seul, même au milieu de la

foule. Son âme était le cloître inviolable où il savait, quand il voulait, retrouver Dieu et se retrouver lui-même,

Et avec cela, *quelle bonté de cœur !* On l'a [15] dépeint *par tes quelques mots* : « *totus omnibus, etsi totus sibi, quia totus Deo* » ; tout à tous, bien que tout à lui-même, parce que tout à Dieu. Son union à Dieu lui permettait de se posséder et de se dépenser en même temps. Dur à lui-même ; il ne peut voir une souffrance ; une infirmité, une faiblesse sans être ému de compassion. Il prodigue les consolations et les conseils ; ses conférences à ses moines sont émaillées de mots très tendres qui font venir les larmes aux yeux ; les coupables eux-mêmes sont sûrs de trouver en lui des trésors d'indulgence.

On connaît ce bel aveu qui lui échappa un jour : « *Si la miséricorde était un péché, je crois que je ne pourrais m'empêcher de le commettre.* »

Bien plus, il n'est pas jusqu'à ceux qui sont le plus étrangers à notre foi qui n'aient éprouvé les effets de sa bonté. Devant les jureurs populaires où tous les Juifs des bords du Rhin faillirent être massacrés en 1146, il quitta son cloître et intervint avec une telle énergie qu'il apaisa l'orage ; les Juifs furent épargnés.

Un petit souvenir personnel qui se rattache à ce point d'histoire. A la suite de l'entrevue dont j'ai commencé le récit tout à l'heure, Clemenceau insista pour que je portasse mon mémoire aux trois sénateurs membres de la sous-commission. Parmi eux, il y avait un israélite. Pour amorcer l'entretien, j'eus l'idée de lui dire à brûle-pourpoint : « *Monsieur le Sénateur, je viens vous présenter une traite.* » Comme il manifestait une certaine surprise, je continuai : « *Rassurez-vous ; ce n'est pas [16] une traite ordinaire ; il s'agit d'autre chose que d'argent.* » Et je lui lus dans l'*Histoire de saint Bernard* du P. Ratisbonne, la lettre où un juif allemand, contemporain des faits, les avait racontés en exprimant son admiration et sa reconnaissance pour le saint. J'ajoutai : « *Cette reconnaissance, Monsieur le Sénateur, voici une excellente occasion de vous en acquitter envers les héritiers de saint*

*Bernard.* » Il n'eut, pour me répondre, qu'une phrase dédaigneuse : « *Cette histoire ne m'intéresse pas.* » Quand je racontai ensuite à Clemenceau mon peu de succès, le Tigre lança une interjection : « *Oh ! le... !* (je n'ose vous dire le nom de l'animal qui fut évoqué) ; *si j'étais israélite, et que vous m'eussiez présenté une pareille lettre, je me grandirais en vous défendant.* »

Voilà nos fondateurs : saint Robert, saint Albéric et saint Etienne qui ont commencé Cîteaux et avec eux saint Bernard, puisque grâce à lui l'Ordre cistercien connut en Europe une incroyable fécondité. En 1153, à la mort du saint Docteur, le chiffre des abbayes fondées sous la règle de Cîteaux ou affiliées à l'Ordre était de 343. Après un siècle d'existence, l'Ordre comprenait 572 abbayes d'hommes ; il devait en compter jusqu'à 742.

\*

\* \*

D'où vient donc que certains nous croient *fils de Rancé* ?

Qui n'a entendu parler du célèbre abbé ? On en a beaucoup écrit ces derniers temps, et pas [17] toujours avec le respect et l'impartialité qui eussent convenu. Je ne rappelle que les grandes lignes de sa vie. Après avoir été l'émule de Bossuet dans maintes joutes littéraires ou philosophiques, après avoir vécu quelque temps de la vie d'un abbé de cour, Rancé, touché par la grâce, vint habiter le monastère appelé *la Trappe*, dont il était abbé commendataire. Il en commença la réforme en 1664. Avec une ardeur que nous avons le droit de juger exagérée, mais que l'époque comprit et admira, il entreprit de ramener son abbaye à l'austérité des premiers temps. En réalité, il dépassa les bornes et, au lieu de s'en tenir à la sage discrétion de saint Benoît, que nos Pères de Cîteaux avaient gardée intacte, il ajouta des humiliations qu'ils n'avaient pas prévues, des pénitences qu'ils n'auraient pas approuvées, une doctrine spirituelle qui tenait autant des Pères du désert que de la tradition cistercienne.

*Il n'est pas notre fondateur. Il n'est pas notre législateur* : notre loi, c'est toujours la Règle de saint Benoît avec, pour les détails, le coutumier, les *Consuetudines* de Cîteaux que nous suivons sans aucune modification appréciable. *Il n'est pas davantage notre docteur* : sa spiritualité est vraiment trop différente de celle de nos maîtres.

Qu'est-il donc pour nous, ce moine sous la direction de qui Bossuet aimait à venir se retremper l'âme en de pieuses retraites, qu'il a appelé son *saint ami*, en qui il voyait un des plus grands restaurateurs de la vie monastique ; ce moine que saint Alphonse de Liguori [18] ne nommait que le *saint abbé de la Trappe* ?

Il est juste de le proclamer : Rancé fut *un moine admirable* et un *animateur incomparable*. Si sa doctrine manquait de chaleur, il enflammait, lui, par l'ascendant de sa conviction et de son exemple. Il entraînait et, sous sa conduite, ses religieux mettaient à se mortifier une ardeur et un enthousiasme surhumains. Il les conduisait par des voies extrêmement rudes : mais ces hommes, merveilleux d'élan, avaient pour leur abbé une vénération, une admiration, une reconnaissance qui seraient à elles seules une preuve de sa haute valeur.

Il fut *un réformateur intrépide*. Le néo-paganisme de la Renaissance avait produit, sous couleur d'exalter la nature, une effrayante dépravation morale, et les monastères eux-mêmes n'avaient pas complètement échappé à sa pernicieuse influence. Au monde jouisseur qui hait la croix, aux moines qui ne l'aiment pas assez, il va la montrer, la croix, la croix toute nue, en faire resplendir les bienfaits et la nécessité. Ame de feu, tempérament passionné, ardent, prompt à exagérer, qu'il n'ait pas toujours gardé la mesure devant la méconnaissance systématique des droits de Dieu, on peut le regretter, mais non s'en étonner ni s'en indigner.

Bien plus, l'influence de Rancé franchit les murs de son abbaye. Dans le grand mouvement de réforme monastique qui, à cette époque, rallumait un peu partout des foyers plus ardents de vie religieuse, il fut un *initiateur* suscité par la divine Providence ; ses

aspirations furent comme le ferment dont l'action se com-[19]-munique à toute la pâte. De tous côtés, on prenait modèle sur la Trappe, et plusieurs réformateurs voulurent se mettre à l'école de celui qu'ils considéraient comme un maître : tel *Eustache de Beaufort* qui accomplit la même œuvre à Sept-Fons.

Je ne m'arrête pas à un des épisodes, je ne dis pas les plus connus, du moins les plus souvent cités de la vie de Rancé, je veux dire sa discussion avec Mabillon sur les études monastiques. Il est de mode de considérer l'abbé de la Trappe comme un ennemi de la science chez les moines. En réalité, les deux adversaires n'étaient pas loin d'être du même avis. Le différend tenait moins au fond des choses qu'à la façon tranchante dont Rancé avait formulé certaines critiques et à la forme paradoxale dont il les avait revêtues. Mais si on veut bien noter tout ce qu'il permet aux moines comme études, on sera forcé d'admettre qu'il n'a pas été un ennemi de la science chez les autres, lui qui en avait été un partisan passionné pour lui-même.

*Nous n'avons donc pas à rougir de l'abbé de Rancé. Si notre Ordre ne dépend de lui à aucun titre, nous sommes fiers de le compter parmi les nôtres. Dans le diadème qui orne le front de Cîteaux, s'il y a des fleurons plus étincelants et plus riches, Rancé a lui aussi son prix et son éclat.*

\*

\* \*

[20]

Mais alors la question se pose de nouveau. Si nous ne dépendons à aucun titre ni de l'abbé de Rancé, ni de son monastère de la Trappe, d'où vient donc ce nom de *Trappistes* sous lequel on nous désigne communément ?

La solution de ce petit problème nous donnera l'occasion de parcourir une dernière période de notre histoire.

La Révolution française a commencé son œuvre ; en démolissant pierre par pierre tout l'édifice de l'Ancien Régime, elle a rencontré et attaqué l'Église et les Ordres religieux. En février 1790, la Constituante a supprimé d'un trait de plume toute vie monastique. Elle hésite cependant à englober dans cette mesure les monastères cisterciens et en particulier la Trappe, tant sont unanimes les vœux des populations en leur faveur. Mais la frénésie antireligieuse ne tient compte ni des désirs ni des intérêts de la France, et un décret de décembre 1790 décide qu'il ne sera fait aucune exception à la suppression générale des Ordres religieux.

C'est donc la mort pour l'Ordre cistercien, du moins en France.

Dieu ne le voulut pas. Du grand arbre que la tourmente abattait, un rejeton sortit qui, transplanté sur d'autres terres, devait survivre pour préparer à l'Ordre une glorieuse résurrection.

Or c'est la Trappe qui fournit ce rejeton providentiel.

Le 26 avril 1791, 24 religieux quittaient la [21] Trappe sous la direction de *dom Augustin de Lestrangle*, pour aller chercher un asile en Suisse.

Quel homme que ce dom Augustin ! Une énergie qui ne connaissait aucune défaillance ; une foi inébranlable en la Providence ; une aptitude singulière à découvrir la volonté de Dieu et une ténacité indomptable à s'y fixer dès qu'elle lui était connue. C'était un de ces hommes que les difficultés ne découragent pas et qui, parce qu'ils comptent sur Dieu seul, espèrent contre toute espérance.

Conduite par ce chef, la petite caravane prit le chemin de l'exil. Elle se dirigeait vers le monastère de *la Val-Sainte*, une ancienne chartreuse, que le gouvernement du canton de Fribourg mettait à la disposition des Trappistes.

Ce fut une *Odyssée* extrêmement pénible, mais aussi très édifiante. Pour se conserver dans l'esprit de solitude, les voyageurs ont organisé un grand chariot couvert où, comme dans un

monastère ambulante, ils accomplissent comme ils peuvent ce que prescrit la Règle, office divin, lecture, méditation, silence, etc. A la nuit tombante, on essaye de se mettre à l'abri dans quelque grange, si c'est possible et, suivant les occasions, on couche sur la paille ou sur la terre nue, non cependant sans avoir chanté le *Salve*, ce dernier salut du soir à la douce Vierge patronne et mère de Cîteaux.

Une fois à la Val-Sainte, ils ne sont pas au bout de leurs tribulations. A peine ont-ils eu le temps de s'organiser, il leur faut fuir plus loin, encore plus loin, devant les armées de la Révolution, puis de l'empire. De la Suisse ils [22] passent en Autriche, d'Autriche en Russie, d'où un caprice du tsar les expulse encore. Ils vont là où on veut bien les accueillir : en Allemagne ; en Angleterre ; en Amérique, jusqu'au jour où, en 1815, l'empire étant tombé, ils peuvent reparaître en France et en Belgique.

Mais entretemps ils se sont multipliés. Comme l'arbre battu par le vent pousse plus avant ses racines, le petit groupe s'est accru : il a essaimé ; fondé des abbayes dans tous les pays où il le pouvait, si bien que, partis au nombre de 24 en 1791, les enfants de Cîteaux se trouvent être 600 quand l'exil a pris fin. Dieu a béni ceux qui souffraient pour lui.

C'est de ces rescapés que viennent nos abbayes actuelles ; par eux nous nous rattachons à la Trappe de l'abbé de Rancé. On les appelait les *religieux de la Trappe*, les *Trappistes* ; le nom nous est resté.

*En réalité, nous sommes des Cisterciens* : comme autrefois ; le centre de l'Ordre est l'abbaye de Cîteaux relevée vers 1900. « *Nous voulons*, disaient nos fondateurs, *que nos moines s'attachent fortement à ce lieu de Cîteaux et à l'observation de la règle que nous y avons commencée par la grâce de Dieu.* » Nous, les fils, nous demeurons fidèles à la volonté et à l'esprit de nos pères.

## II

Il me semble que, si vous avez bien voulu me suivre dans ce petit aperçu historique, [23] vous avez déjà quelque idée de ce qu'est un moine cistercien. C'est un moine qui prétend suivre loyalement et intégralement, dans son esprit et sa lettre, *la Règle de saint Benoît, sans adoucissement, sans modification, sans adaptation* ; un moine dont *l'âme* doit s'inspirer de *l'esprit de saint Bernard* et dont la vie extérieure se modèle sur les *usages établis par les fondateurs de Cîteaux*.

Quels sont ces usages ? *Comment vit extérieurement le Cistercien ?*

Je vous invite à me suivre par la pensée dans une de nos maisons. Nous nous mêlerons à la communauté ; nous assisterons à une journée cistercienne.

J'ai dit : *à la communauté*. En effet nous ne sommes pas des *anachorètes* qui vivent toujours ou à peu près toujours seuls. Nous sommes des *cénobites*, c'est-à-dire que notre vie se passe tout entière dans la compagnie de nos frères. A l'église, au travail manuel ou intellectuel, au réfectoire ou au dortoir, le Cistercien n'est jamais seul. Pénitence peut-être, mais aussi soutien mutuel et entraînement par l'exemple.

Deux heures du matin. C'est l'heure où commence la journée du Cistercien. Les dimanches, c'est à une heure et demie ; certains jours de fêtes plus solennelles, une vingtaine de fois dans l'année, c'est même à une heure. La cloche du dortoir sonne à toute volée. Les dormeurs les plus endurcis sont forcés de s'éveiller. Une rapide invocation intérieure à Celui pour qui on va vivre cette journée et, [24] dans les alcôves fermées d'un simple rideau, chacun se lève de sa couchette. Au bout de quelques instants, - car le Cistercien, même en voyage, dort tout habillé et il ne lui faut pas longtemps pour se préparer, - tous sortent du dortoir et, revêtus de l'ample coule de laine blanche qu'ils ne quitteront plus que pour le travail manuel, se dirigent vers l'église, rivalisant de hâte, selon le précepte de saint Benoît.

Le premier exercice de la journée, c'est en effet *l'office divin*.

Alignés dans les stalles devant les grands in-folios où se trouve noté le chant traditionnel de Cîteaux, les moines commencent à chanter en deux chœurs alternés les louanges de Dieu. De temps en temps, à des moments plus solennels, de profondes inclinations aident l'âme à adorer la majesté du Père qui est aux cieux.

C'est bien là que le Cistercien se trouve à sa place. Saint Benoît lui recommande de *ne rien mettre plus haut dans son estime que l'office divin, l'Opus Dei*. Certes nul n'est tenté de le faire. Avec la grand' messe qui se chante solennellement tous les jours, l'office divin, est bien, pour le moine, l'occupation la plus chère à son cœur.

Six fois par jour, le Trappiste vient ainsi à l'église pour chanter ces psaumes inspirés où, déjà mille ans avant J.-C., le peuple d'Israël trouvait une école d'union à Dieu.

Chaque partie de l'office divin est précédée de la partie correspondante de l'office de la sainte Vierge. Une des caractéristiques de la piété cistercienne est en effet une *dévotion* [25] *tendre et filiale à la Mère de Dieu*. Le premier mot que prononce le Trappiste en arrivant au chœur après son réveil, c'est *Ave Maria* ; et le dernier chant qui sort de sa bouche et de son cœur avant le repos de la nuit, c'est le *Salve regina*.

Ah ! qu'il est impressionnant, ce chant solennel du *Salve* ! Dans l'église toute sombre, seule la grande statue de la Vierge resplendit, éblouissante, au-dessus de l'autel. Et à Marie, sa Mère et sa gardienne, chacun, de tout son cœur, chante ses hommages, sa prière et sa confiance. Qui peut oublier ce chant, quand il l'a une fois entendu ?

Tout au début de mon sacerdoce, je fus appelé par les affaires de l'Ordre à passer quelque temps en Autriche. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, à la sacristie de la cathédrale de Vienne, le doyen du chapitre, vénérable vieillard plus qu'octogénaire, apprenant que j'étais trappiste de France, vint me demander ma bénédiction ! Tout petit enfant, il avait assisté à un office que dom Augustin de Lestrangé et ses moines chantaient tout près de Vienne dans un

hangar ouvert à tous les vents. « *Je garde encore très vive, disait-il, l'impression profonde que je ressentis en les entendant chanter de tout leur cœur le Salve. En souvenir de ces saints religieux, bénissez-moi.* » Et le bon vieillard s'agenouilla devant moi, en qui il croyait voir revivre l'un de ces moines qui lui avaient donné cette pieuse émotion.

Nombreux sont les hôtes de passage à l'abbaye qui m'ont confié que leur cœur avait été [26] remué par ce beau chant du soir. Le fameux général André lui-même, en grandes manœuvres dans l'Isère, voulut entendre le Salve à l'abbaye de Chambarand où il devait passer la nuit avec son état-major ; et le lendemain matin, au moment de remonter en selle, il tint à dire à l'abbé mon prédécesseur que profonde avait été son émotion.

\*

\* \*

La vie liturgique, avec les exercices de piété privée qui gravitent autour de l'office divin et de la messe solennelle, occupe environ sept heures de la journée du Cistercien ; parfois davantage.

Ces longues séances à l'église seraient vite pénibles et créeraient dans l'âme un vide douloureux si le moine n'entretenait son idéal et sa piété par des lectures et par *l'étude des sciences sacrées*.

Les Trappistes ne sont pas, par profession, des chercheurs. A nos très aimés confrères les *moines noirs* ; les profondes recherches, les grandes œuvres d'érudition et de découverte qui font progresser la science et excitent l'admiration des connaisseurs.

Mais si le Cistercien n'a pas l'ambition de devenir un savant, *moins encore peut-il se résigner à rester un ignorant*. Il ne fait pas fi de l'étude ; car il sait que toute science vraie est un chemin qui mène à Dieu. Seulement, moine contemplatif, à tous les genres de sciences, il [27] préfère celle qui conduit directement à la connaissance et à l'amour de Celui à qui il a consacré sa vie. Saint

Bernard lui a montré la voie lorsqu'il vante le moine *qui ne veut savoir que pour s'édifier et édifier les autres*.

Aussi nos études, après la base philosophique et théologique indispensable, visent-elles surtout à mieux comprendre la sainte Écriture, à approfondir des questions d'ascétique ou de mystique ; à envisager le côté affectif de la théologie, comme le faisait le dominicain Contenson dans sa *Theologia mentis et cordis*. C'est à ces domaines que se ramènent les œuvres des Cisterciens d'autrefois, notamment celles de nos maîtres du début qui presque tous se sont plu à commenter le *Cantique des cantiques*.

Pour ces travaux, ni le temps ni les instruments ne font défaut. Chaque monastère possède une bibliothèque souvent considérable : et plusieurs heures, laissées libres par les exercices de communauté, sont chaque jour consacrées à l'étude. Vous voyez les religieux, au premier instant de liberté, se hâter vers une grande salle, le *scriptorium*, où se trouvent ; le long des murs, les ouvrages les plus usuels. Il y règne un silence absolu, comme du reste dans toute la maison. Là ; chacun penché sur le livre qu'il a librement choisi, prend des notes, résume ou développe ce qui l'a frappé dans sa lecture, prépare les conférences qu'il doit donner à la communauté ou les classes qu'il est chargé de faire aux jeunes religieux se préparant au sacerdoce, etc. C'est là, dans ce que saint Benoît appelle la *lectio divina*, [28] que, le moine recueille surtout pour son âme les idées, les sentiments, les exemples qui alimenteront sa vie spirituelle et son oraison.

\*

\* \*

L'étude du Cistercien est rendue plus féconde et sa prière plus aisée par le sage équilibre que la Règle de saint Benoît sait donner à la journée et qui fait alterner le *travail manuel* avec la prière et l'étude. C'est pour l'âme une *détente* qui la rend plus libre, qui lui

permet de prier avec plus d'aisance et de s'assimiler avec plus de fruit ce qu'elle a puisé dans la lecture.

Quel pittoresque tableau que celui de ces moines se rendant au travail ! Des sabots aux pieds, la robe relevée jusqu'aux genoux, sur la tête un grand chapeau de paille qui protège indifféremment du soleil ou de la pluie, sous le bras gauche l'outil dont chacun se servira, ils partent en file indienne, l'abbé en tête, à moins qu'il ne soit empêché. C'est le jardin à bêcher ou le foin à sécher, la moisson à rentrer ou la vigne à cultiver..., que sais-je ? innombrables sont les travaux à faire dans une exploitation agricole.

Naturellement, tout le travail s'accomplit *en silence*. S'il est nécessaire de communiquer un ordre ou une indication, on use de signes, de ces signes dont nos Pères ont emprunté l'usage et le code à Cluny. Seul le président du travail a le droit de parler si c'est absolument indis-[29]-pensable, mais en peu de mots et à voix basse. « *La maison du grand silence* », a-t-on dit.

Est-il nécessaire de dire que tout travail ne convient pas à tous ? Il faut tenir compte des aptitudes, mais aussi des forces. L'abbé a tout pouvoir pour attribuer à chacun le travail qu'il peut faire et lui imposer une mesure qui ne dépasse pas ses forces. Lorsque le jeune gentilhomme, délicat et peu habitué aux durs travaux, qui devait devenir saint Bernard, entra à Cîteaux, il crut pouvoir faire ce que faisaient les autres et, la moisson venue, il se mit avec sa fougue naturelle à manier la faucille ; l'abbé, saint Etienne, le força à prendre une allure plus modérée et à se reposer plus souvent que ses frères.

Le cardinal Sevin songeait à quitter son archevêché et à embrasser la vie monastique. Il était attiré à la Trappe par son amour pour saint Bernard ; mais la pensée du travail manuel trop dur pour son âge l'effrayait. Je le rassurai en lui disant qu'en dehors des travaux agricoles, il y a bien d'autres occupations manuelles, travaux intérieurs d'entretien, de sacristie, de bibliothèque, etc., pour lesquels on choisit de préférence ceux que l'âge ou la santé rendent moins aptes au travail des champs.

D'où nous vient cette *loi du travail manuel* ? Saint Benoît l'a certainement empruntée aux Pères du désert qui tous travaillaient des mains : sans interrompre leur prière, ils tressaient des nattes, fabriquaient des corbeilles ou cultivaient la terre. C'est à ce genre de travail que s'astreignit sans se plaindre saint Arsène qui, [30] après avoir été le précepteur des fils de l'empereur Théodose le Grand, se décida, à l'âge de quarante ans, à embrasser la vie érémitique dans le désert de Scété. Le saint législateur des moines d'Occident donne au travail manuel une place de choix à côté de l'office divin et de l'étude ; il lui décerne même un éloge peu banal quand il dit : « *C'est alors qu'ils seront vraiment moines, s'ils vivent du travail de leurs mains, comme ont fait nos Pères et les Apôtres.* »

A vrai dire, la loi du travail a une origine plus ancienne encore et plus noble. Le travail manuel fut le lot du premier homme avant son péché ; rendu pénible après la chute, il devint sa pénitence fondamentale. Surtout il fut la condition que se choisit Dieu lui-même en se faisant l'un d'entre nous : dans l'atelier de Nazareth, le divin Sauveur travaillant pour nourrir sa sainte Mère, voilà pour un chrétien le plus beau titre de noblesse du travail des mains. Et c'est pourquoi nous ne croirons jamais nous avilir parce que la sueur ruisselle de nos fronts ou parce que nos mains se durcissent à manier l'outil. Que le monde pense ce qu'il veut du travail manuel : *nous savons ce que le Christ en a pensé, cela nous suffit.*

Dieu, il est vrai, a établi des travaux de diverses sortes. Au sommet est le travail moral qui s'impose à tous. A quelques-uns Dieu a donné la vocation du travail intellectuel. Mais il ne veut pas que l'on méprise le travail des mains : œuvre d'esclave pour le monde païen, il a retrouvé sa noblesse dans l'humanité transformée par le Christ.

[31]

Il est dès lors aisé de comprendre ce qu'est le travail manuel dans la vie du Cistercien. Pénitence, certes : Dieu a voulu en faire

une expiation. Moyen de vivre aussi, et de subvenir aux aumônes que le monastère doit distribuer abondamment. Nous ne cherchons pas le lucre ; et c'est pourquoi l'industrie n'est tolérée dans nos maisons que si elle est absolument nécessaire, par exemple pour rendre possibles des constructions qui s'imposent, pour fournir des ressources à des Trappes établies en pays de mission, etc. Le travail qui est regardé comme proprement monastique est le *travail agricole* qui absorbe moins et laisse davantage à l'esprit la liberté de s'élever à Dieu. Saint Benoît ne veut-il pas que le monastère suffise à tous ses besoins et que l'on trouve dans son enclos tout ce qu'il faut pour sa subsistance ?

Le travail est en même temps une *prédication*, un *moyen d'apostolat*. Jugez de l'effet produit sur les *groupes d'ouvriers*, qui viennent faire une retraite dans l'une de nos maisons, par le spectacle de ces moines qui ont volontairement embrassé une vie où l'on fatigue ses bras. Ces moines, d'où viennent-ils ? Peut-être ont-ils reçu une éducation choisie ; ils sont peut-être des savants ; le monde leur offrait peut-être un avenir des plus brillants. Peu importe ; ils bêchent ou moissonnent sans distinction de rang. Pour ceux qui réfléchissent, ce spectacle vaut la meilleure des conférences sur la question du travail.

Pendant la période électorale de 1924, deux candidats communistes à la députation vinrent [32] *incognito* visiter Sept-Fons. Le Père qui les accompagnait fut surpris des nombreuses questions qu'ils lui posaient. Au lieu d'une demi-heure, la visite dura près d'une heure. Sur le portail, au moment de partir, ils déclinèrent leur qualité, et l'un d'eux ajouta : « *C'est une révélation pour moi que votre genre de vie.* » Rassurez-vous : il ne songeait pas à se faire Trappiste ; et peut-être un jour ou l'autre le reverrons-nous conduisant à l'assaut de l'abbaye un groupe d'énergumènes auxquels il aura persuadé que les moines sont les vampires de la société.

Clemenceau, étant à Vichy, songea à venir surprendre les Trappistes de Sept-Fons aux champs. « *J'aurais voulu, me disait-il, serrer votre main telle qu'elle était, salie par le travail.* »

Est-il besoin de rappeler que le travail agricole des moines au cours des siècles n'a pas été inutile ? C'est lui qui a fertilisé la terre de France ; il a transformé un sol inculte en un terrain productif. Et ce n'est pas là un fait qui se perd dans la nuit des temps. Les Trappistes ont introduit de nouvelles méthodes de culture avant que la science agronomique ne les ait vulgarisées, et de nombreuses régions de France en ont bénéficié : les pouvoirs publics l'ont reconnu plus d'une fois. Après la conquête de l'Algérie, le maréchal Bugeaud voulut attirer les colons français dans notre nouvelle possession ; et pour montrer quelles ressources offrait ce sol trop longtemps négligé, il fit appel aux Trappistes. Il fallut trois générations de [33] religieux partis de l'abbaye d'Aiguebelle pour triompher du climat insalubre et fertiliser la terre ; la fièvre fit de nombreuses victimes ; mais enfin la victoire resta aux moines et le *domaine de Staouëli* devint l'un des plus beaux et des plus productifs de l'Algérie.

Je pourrais multiplier les exemples. En 1890, le ministre des Affaires étrangères adressait à l'abbé de Sept-Fons une lettre de félicitations pour la fondation qu'il venait de faire d'une Trappe en Palestine dans un lieu inculte et malsain ; actuellement ce monastère d'*El-Athroun*, s'il ne connaît pas l'aisance, peut du moins vivre de son travail : le sol a été transformé.

Dans le projet de loi déposé devant le Sénat en décembre 1902, le Gouvernement reconnaissait les services rendus par le travail des moines cisterciens : « *Dans diverses localités où ils se sont établis, déclarait-il, ces religieux ont rendu, soit en défrichant des terres, soit en assainissant des terrains insalubres, des services généralement appréciés.* »

Et tout récemment encore, le gouvernement de la province de Québec vient de confier aux Cisterciens la direction de l'*Ecole d'agriculture* annexée à l'Université et décernant des diplômes

officiels d'ingénieur-agronome. Or il est intéressant de noter que le monastère qui a reçu cette marque de confiance est une fondation de l'abbaye française de Melleray.

\*

\* \*

[34]

Il reste encore divers quartiers du monastère que nous n'avons pas visités. Nous ne nous y attarderons pas.

Le *réfectoire* d'abord. Vous ne vous attendez certes pas à assister à des festins. C'est plus que de la frugalité. L'abstinence est continuelle : ni la viande, ni le poisson, ni les œufs ne font partie du régime commun, même le jour de Pâques ; seuls les malades peuvent manger de la viande ou du poisson, et cela à l'infirmerie, non au réfectoire ; les œufs ne sont permis au réfectoire que pour ceux qui, momentanément affaiblis, ont besoin de reprendre des forces. Le jeûne est de règle plus de la moitié de l'année et tous ceux qui ont une santé normale y sont astreints. Régime austère certainement, mais supportable. De l'aveu de nos médecins, l'état sanitaire à la Trappe est bien supérieur à celui des populations qui nous entourent et la longévité y est remarquable.

Un simple coup d'œil à l'*infirmerie*. J'ai dit plus haut que saint Benoît mettait l'office divin au-dessus de tout. Il y a cependant une chose qu'il place avant même l'office divin : c'est le soin des malades. Le grand moine que fut saint Jérôme a écrit ces paroles toutes pénétrées de tendresse : « *Il faut qu'un malade dans le cloître ne regrette pas l'absence de sa mère.* » Saint Benoît a connu ces paroles et il veut qu'on les mette en pratique : le soin des malades est un devoir qui prime tout, parce [35] que dans la personne de notre frère qui souffre, notre foi nous montre le Christ lui-même.

Tel est le cadre extérieur de notre vie, et telles nos principales observances. Le Cistercien, s'attachant à la lettre de la *Règle* de

saint Benoît, partage sa journée entre l'office divin, l'étude et le travail manuel ; il y mêle diverses pratiques un peu pénibles à la nature, ces « *dura et aspera* » dont parle saint Benoît.

Vous ayant décrit tout cela, vous ai-je vraiment fait connaître le moine cistercien ? Non. Ce n'est pas connaître un homme que d'avoir observé ses traits ou mesuré sa taille ; il faut *pénétrer son âme et lire dans son cœur*. Ce n'est pas davantage connaître un moine que de savoir à quoi il s'occupe extérieurement ; il y a un élément *essentiel* qu'il nous faut étudier avec quelque détail, c'est *son âme, l'idéal qui l'inspire et le soutient*.

### III

Au moment de vous décrire l'*idéal* du moine cistercien, le mien, j'éprouve un double sentiment que je dois vous avouer. D'abord la gêne naturelle à tout homme qui doit étaler ce qu'il a de plus intime au cœur : cette gêne, je n'en dois pas tenir compte puisque j'ai accepté de vous dire ce que sont les Cisterciens. Mais aussi la sincère douleur de constater à quel point je me sens au-dessous des saints moines qui ont vraiment vécu leur idéal : Dieu veuille me le [36] pardonner ! Mais la grandeur d'un idéal n'est pas amoindrie par les insuffisances de ceux qui y aspirent.

Un fait d'abord à signaler, incompréhensible pour quiconque ne connaît pas le soleil intérieur qui éclaire et chauffe notre vie.

Ceux qui n'ont pas vu de près l'existence d'un moine cistercien se font de singulières illusions. Ne sachant de nous que l'austérité de vie que la Règle nous impose, ils s'imaginent un être morose et sombre, uniquement occupé de réflexions attristantes, comprimé sans répit par la pensée de la mort, se rendant malheureux à plaisir par les privations qu'il s'impose ou les souffrances qu'il recherche. C'est déjà ce que remarquait saint Bernard : « *Pauvres gens ! disait-il de ceux qui nous jugent ainsi, ils ne comprennent pas notre genre de vie ; ils voient seulement la croix que nous portons, ils ne voient pas l'onction qui l'accompagne, crucem vident, unctionem non vident.* »

Tout autre est la réalité. Il suffit de pénétrer dans une Trappe pour être *frappé de l'atmosphère de joie, de paix, de sérénité, de bonheur* qu'on y respire. « *J'en appelle à votre expérience, ajoutait saint Bernard, n'est-il pas vrai que notre croix distille l'onction et que, la grâce de l'Esprit nous aidant, notre pénitence devient suave et délicieuse ?* »

Quand mon vénéré père, après avoir gardé envers moi le silence absolu pendant cinq ans, - car il ne me pardonnait pas d'être entré à la Trappe, - accepta enfin de m'y faire une visite, qui, Dieu merci ! fut pour lui l'achemi-[37]-nement vers la conversion, il traduisit sa première impression par ces mots : « *Est-il possible que vous soyez*

*si joyeux ? Même les vieillards ont ici un aspect de joie sereine qui me surprend. Pourtant vous n'avez jamais de récréation, vous vivez dans le silence continuel ; comment pouvez-vous être aussi gais ? On voit que vous avez le bonheur, on le respire en votre compagnie. Décidément on m'avait trompé. »*

La même constatation aurait été vite faite par le membre de la commission du Sénat dont j'ai parlé, s'il avait accepté de venir passer quelques jours à Sept-Fons.

Et ne voyez-vous pas combien ce seul fait est révélateur de l'âme qui met la vie dans nos observances, de l'idéal qui nous y soutient, du foyer ardent qui nous y échauffe ?

Aussi ne serez-vous pas étonné que, voulant faire comprendre à Clemenceau combien belle, et élevée, et chaude, et ensoleillée est notre vie, j'aie essayé de lui présenter en vive lumière l'amour immense qui doit embraser le cœur du vrai moine, l'amour dont nous vivons, du moins dont nous voulons vivre.

\*

\* \*

Car seul *un grand amour* peut faire *aimer* une existence aussi pénible à la nature et y faire trouver le bonheur.

Ce n'est pas ailleurs qu'il faut chercher l'âme du moine cistercien. *Il aime*. S'il n'aime pas, il est un pauvre être dévoyé et malheureux ; [38] s'il aime, sa vie s'éclaire et s'embellit. L'amour, voilà l'onction qui, pour reprendre l'expression de saint Bernard, rend sa croix suave et délicieuse.

Les *longues prières* qui prennent une grande partie de son temps, que seraient-elles sans l'amour de Dieu, sinon la plus ennuyeuse des corvées ? et que produiraient-elles en lui, sinon cette « *hebetudo mentis* » dont parle saint Augustin, cet affaissement de l'esprit qui, s'habituant à ne plus penser, devient incapable de le faire ? Avec l'amour, elles sont l'entretien prolongé, mais toujours vivant et chaud, d'un cœur avec l'Ami le plus aimant, le plus fidèle,

le plus dévoué, que l'on sait présent et attentif, à qui on parle comme si on le voyait. Elles sont *l'expression de l'amour* ; elles sont *un aliment de l'amour*.

Les *observances* où tous les détails de la journée sont prévus et réglés, sans amour que seraient-elles, sinon un joug intolérable, une oppression continuelle, l'anéantissement de toute personnalité ? à moins que, semblables aux jeûnes du pharisien de l'Évangile, elles ne deviennent la nourriture de l'orgueil et n'aboutissent au formalisme le plus étroit. Avec l'amour, le moine peut dire : « *c'est ma manière, à moi, de porter ma croix à la suite de mon Maître adoré.* » Comme la prière, elles sont *la preuve de l'amour*, elles deviennent *un puissant moyen de croître en amour*.

L'amour donne à la vie du Cistercien sa valeur, sa beauté, sa joie. Otez-en l'amour ; une telle vie sera sans lumière, sans largeur, sans [39] chaleur. Mettez-y l'amour ; la voilà *tout ensoleillée, toute chantante, précieuse aux yeux de Dieu et du croyant, heureuse de ce bonheur que le monde ne comprendra jamais, tant il le dépasse*.

Saint Benoît avait déjà souligné, par quelques formules d'une frappe toute romaine, avec quelle ardeur le moine doit imprégner d'amour toute sa vie. Il lui dit et lui répète qu'il ne doit rien mettre au-dessus de l'amour du Christ ; aux ascensions d'âme dont il décrit les degrés il donne comme levier l'amour, et comme but l'amour encore, devenant plus ardent et plus pur.

Mais combien cette place de l'amour est mise en plus belle lumière par notre grand Docteur, par saint Bernard ! On a dit de lui qu'il a été « *illustrator regulæ* » ; et le mot est vrai dans plus d'un sens ; car non seulement il a *commenté* la Règle dans ses entretiens à ses moines, non seulement il la fait comprendre par tous ceux qui lisent ses écrits, mais surtout il y *projette lumière et chaleur* en faisant luire sur elle plus clair et plus chaud le soleil de l'amour.

Que ne puis-je vous citer de longs passages de ses lettres ou de ses sermons ! L'amour de Dieu, il y revient sans cesse, car, dit-il, « *c'est le sujet le plus doux à étudier, le plus reposant à traiter, le plus utile à entendre* ». « *La raison d'aimer Dieu*, dit-il encore,

*c'est Dieu lui-même, et la mesure, c'est de l'aimer sans mesure. »* Ailleurs, ayant décrit les grâces que Dieu prodigue à ceux qui se consacrent à lui [40] et les fonctions auxquelles il les convie auprès de son Cœur, il ne peut contenir son bonheur : « *Le cloître, s'écrie-t-il, c'est la porte du ciel, c'est vraiment le paradis... Que pourrez-vous trouver de pénible ou de dur quand vous pensez à Celui qui, étant Dieu, est descendu de son ciel dans notre boue ? Qu'est-ce qui ne vous semblera pas doux et suave, si vous recueillez toutes les amertumes que le Sauveur a acceptées pour vous ? Oui, que rendrai-je au Seigneur pour tous ses bienfaits ? »*

A chaque instant, sur les lèvres ou sous la plume de saint Bernard, reviennent ces appels à l'amour qui doit tout adoucir, tout purifier, tout fortifier, tout embellir. Aussi je ne m'étonne pas de l'attrait qu'il exerça sur les âmes et de la multitude de jeunes gens que sa parole entraîna au cloître. Elle devait paraître si attrayante, cette vie cistercienne telle qu'il la décrivait, *rude en apparence, mais si suave et si heureuse en réalité, transfigurée qu'elle est par l'amour !*

Ah ! quelle différence entre cette conception de la vie du moine et celle que donne l'abbé de Rancé !

Certes celui-ci se souvient que le commandement d'aimer Dieu est le premier de tous : au point de vue de l'orthodoxie, son enseignement est irréprochable. Mais au point de vue du besoin des âmes, il est incomplet, car il ne donne pas à l'amour la place qu'il doit avoir.

*L'amour est tout dans la vie du Cistercien* : ses actes extérieurs n'ont de valeur que s'ils procèdent de l'amour et conduisent à l'amour. [41] C'est donc avant tout sur l'amour, qu'un législateur de la vie monastique doit mettre l'accent.

Rancé ne le fait pas suffisamment. Ayant énoncé la doctrine, il ne lui donne pas toutes ses applications pratiques. Sa charité a un rayonnement trop limité. Alors qu'il eût fallu dans son abbaye une flamme d'amour plus chaude pour faire aimer des observances plus lourdes, cette vertu fondamentale reste trop isolée de l'ensemble de

la vie ; elle n’embrasse pas toute l’existence du moine. C’est pourquoi la doctrine spirituelle de l’abbé de Rancé est sans chaleur ; elle ne dilate pas les âmes, elle les comprime ; elle ne les élève pas, elle les écrase.

Ce n’est pas ainsi que nos vrais maîtres formaient leurs disciples. Et quand je parle de nos maîtres, j’entends non seulement saint Bernard, mais toute cette pléiade d’écrivains du XII<sup>e</sup> siècle qui illustrèrent après lui l’ordre de Cîteaux, Guillaume de Saint-Thierry, le bienheureux Gueric, le bienheureux Aelred, le bienheureux Amédée de Lausanne, et d’autres, et ceux du XIII<sup>e</sup>, sans oublier nos Cisterciennes, sainte Gertrude la Grande et sainte Mechtilde. Partout où règne l’esprit de Cîteaux, les monastères sont *des foyers de vie ardente* : les âmes, portées par l’amour divin, se dilatent dans un épanouissement joyeux, malgré le silence et les austérités ; la pensée de plaire au Bien-Aimé rend, douces les pénitences ; la sainte dilection fait de la vie commune un réconfort et transforme l’autorité en paternité.

[42]

Certes saint Bernard n’ignore pas la Croix ; il aime à souligner les conditions crucifiantes de la perfection ; mais il y mêle tant d’amour que sous sa plume les choses les plus amères paraissent douces comme le miel : on l’a appelé le « *doctor mellifluus* ». Les choses douces prennent trop souvent un aspect sévère quand c’est Rancé qui les expose.

Saint Bernard se souvient que le sacrifice aimé de Dieu, c’est le sacrifice fait avec joie parce qu’avec amour ; on croirait parfois que Rancé veut le sacrifice pour lui-même.

Saint Bernard n’a jamais été mieux inspiré qu’en commentant le *Cantique des cantiques*, ce chant d’amour mutuel de l’âme et de Dieu ; il ne semble pas que Rancé s’y soit particulièrement intéressé.

Pour saint Bernard, la croix n’a de prix que parce que sur la croix il voit le Crucifié ; Rancé s’arrête trop à présenter la croix simplement.

Et ainsi Rancé a, dans sa spiritualité, renversé l'ordre des valeurs. Au lieu de mettre l'accent sur l'amour, il le met plutôt sur la pénitence sans assez montrer qu'elle est une preuve d'amour et un moyen de mieux aimer.

\*

\* \*

Naturellement je ne développai pas tout cela devant Clemenceau. Il fallait pour le Tigre des arguments plus concrets, plus incisifs, plus directs.

[43]

« *Vous ne regrettez pas d'être moine, même après ce que je vous ai dit. Au contraire. Expliquez-moi cet **Au contraire**.* » C'était une invitation et presque une sommation.

« *Je le ferai, Monsieur le Président, répondis-je, si vous me promettez de ne pas m'interrompre.* »

« *Je vous le promets.* »

Je pris quelques secondes, moins pour réfléchir que pour adresser à Dieu une prière ardente. Il y allait en effet de l'existence de nos maisons de France. Clemenceau était tout dans la commission. Lui gagné, c'était pour nous le danger provisoirement écarté.

Puis je me mis à parler.

En quels termes ? Je ne serais pas capable de retrouver les mots enflammés dont je me servis. *Dieu m'assistait visiblement. Jésus-Christ ne l'a-t-il pas promis ? « Quand vous comparâtes devant les rois ou les gouverneurs, ne vous mettez pas en peine de ce que vous devrez dire, ni de la manière dont vous le direz... Car ce n'est pas vous qui parlerez : c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. »*

De fait, je n'avais pas préparé ce que j'allais dire ; mais telle était la conviction de toute ma vie que j'avais à défendre et si

puissante la grâce de Dieu qui m'aidait, que jamais sans doute je ne fus aussi ardent, aussi pressant, aussi persuasif.

Voici en substance les idées que j'exposai.

\*

\* \*

[44]

« *Oui, j'ai dit : **Au contraire**, Monsieur le Président, car toutes les objections que vous venez de me faire, je les connaissais. Les lazzis que vous m'avez décochés ne valent pas un argument. Vous-même, j'en suis persuadé, vous n'en êtes pas dupe. Ma conviction, au lieu d'être ébranlée, n'en est donc que fortifiée. Mon idéal m'est plus cher que jamais.*

« *Je me bornerai donc à répondre à votre question : **Qu'est-ce qu'un Trappiste ? Pourquoi vous êtes-vous fait Trappiste ?***

« *Et pour ne pas m'étendre outre mesure, je me contenterai de cet argument : **une religion qui a pour base l'Eucharistie, doit avoir des moines voués à l'adoration et à la pénitence.***

« *L'Eucharistie, c'est le dogme central de notre religion. On l'a appelée **le dogme générateur de la piété catholique.***

« *Ce n'est pas la papauté, comme vous semblez le croire.*

« *La papauté n'est que le porte-parole du Christ. Grâce à elle les fidèles gardent intacts le dogme et la morale enseignés par Jésus-Christ. Elle est le garde-fou qui nous maintient sur la route tracée d'une façon précise par notre divin fondateur. Mais **c'est le Christ seul qui reste Voie, Vérité et Vie.***

« *Or le Christ, ce n'est pas un être disparu dont nous nous souvenons, ni un être lointain à qui nous pensons. **Il est vivant ; il habite au milieu de nous ; il est présent dans l'Eucharistie.***

[45]

« *Et c'est pour cela que l'Eucharistie est la base, le centre, le foyer de la religion. **De là part toute vie. Pas d'ailleurs.***

« Vous n'y croyez pas. Mais nous y croyons, nous. Nous croyons fermement, résolument, à fond, de toutes les moelles de notre être, que dans le tabernacle de chacune de nos églises, Dieu réside réellement sous l'apparence de l'hostie.

« Nous y croyons à cause de l'affirmation réitérée du Christ. Vous le considérez, vous me l'avez dit, comme un surhomme entre les surhommes, comme la plus haute personnalité qui ait honoré l'humanité. Nous, nous l'adorons comme notre Dieu...

« Eh bien ! il a dit : « Je suis le pain de vie. Ma chair est votre nourriture ». Il a dit : « Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie. Celui qui me mange vivra de ma vie. » Il a dit en prenant un peu de pain : « Ceci est mon corps » ; et il a donné aux prêtres le pouvoir d'opérer la même transformation merveilleuse.

« Nous acceptons ses paroles. Sur leur autorité, sur celle de l'Eglise, sur le témoignage des martyrs, nous sommes sûrs que le Christ est là. Nous verserions notre sang pour attester notre foi.

« Je ne prétends pas vous faire croire à ce mystère. Je vous dis que nous y croyons, nous. Notre foi est un fait. Je vous demande de l'accepter comme un fait.

« **Il est là.** Comprenez-vous, pour quiconque a la foi, ce que cela comporte **de respect et d'amour** ?

\*

\* \*

[46]

« Il est là, Celui que j'adore comme un Dieu. Il est là, et bien qu'il ait caché sa grandeur pour éprouver ma foi et pour encourager mon amour, je sais qu'il y est, **homme et Dieu**, comme autrefois quand il a voulu vivre comme nous vivons.

« A ce Roi divin, présent parmi nous, ne faut-il pas une **cour** pour l'honorer ?

« La plupart des chrétiens, ou bien ne pensent pas au Dieu qui réside à côté d'eux, ou bien sont trop occupés par les besognes

*quotidiennes pour lui rendre l'honneur qui convient. Faudra-t-il donc que l'indifférence à son égard soit générale ?*

*« Les moindres chefs d'Etat sur cette terre ont leur cour : des êtres choisis dont la fonction principale est d'assister le maître. Le Roi des rois n'aura-t-il pas la sienne ? N'y aura-t-il pas **des hommes qui regarderont comme un suprême honneur de l'adorer, et en feront leur vocation ?***

*« C'est le rôle que nous nous sommes assigné. Au milieu du silence des âmes qui oublie, nous venons, en notre nom et en celui de nos frères, rendre nos hommages au Christ présent et méconnu.*

*« Avons-nous tort ?*

*« Vous vous moquiez tout à l'heure, Monsieur le Président, de nos longs offices de nuit sans assistants, de nos messes solennelles sans témoins, de nos chants sans auditeurs. Vous me demandiez à quoi cela sert.*

[47]

*« Voilà l'explication.*

*« Nous, ne cherchons pas autre chose qu'à **honorer le Christ qui vit au milieu de nous, qui nous voit et qui nous entend, à qui nous parlons comme si nous le voyions.***

*« Quand le piquet d'honneur du Sénat présente les armes au président de l'Assemblée à son entrée en séance, ce n'est pas pour le public des tribunes qu'il exécute ce geste ; c'est pour marquer son respect pour la France représentée par un de ses plus hauts dignitaires.*

*« Nous de même ; quand nous chantons ou que nous adorons, nous ne nous occupons pas du public qui est ou n'est pas là ; **le seul personnage à qui nous pensons, c'est notre Dieu, c'est le Christ qui est là** et que vous voulons reconnaître comme notre Souverain, notre Créateur.*

*« Comment, **pour qui a la foi**, appeler cela du temps perdu ?*

\*

\* \*

« Vous ajoutiez, Monsieur le Président, que ces longues séances à l'église, où nous ne faisons autre chose que réciter ou chanter des formules toutes faites, ne peuvent que nous endormir l'esprit et nous habituer à ne plus penser. Vous avez même parlé des moines du Thibet et de leur **moulin à prières**.

« On pourrait en arriver là, oui, si l'on n'avait pas la **foi**.

« **Mais nous l'avons.**

[48]

« Nous ne voyons pas le Christ à qui nous parlons ; mais **nous savons qu'il est là. Il est là, notre Roi, notre Dieu.** Il y est par amour pour nous, parce qu'il n'a pas voulu nous laisser sur terre sans sa présence adorée, parce qu'il veut qu'à notre tour nous l'aimions.

« Alors, **ce n'est plus seulement la foi** qui nous soutient quand nous montons la garde auprès de lui, c'est **l'amour**. Nous voulons l'aimer chaque jour davantage et le lui dire. Les saints, ces parfaits croyants, en arrivaient à l'aimer éperdument.

« A qui aime, surtout un être qui lui est en tout supérieur, le temps passé près de celui qui le ravit ne paraît-il pas toujours trop court ?

« Comment ! **L'amour humain accomplit des merveilles et l'amour divin nous laisserait froids et inertes ?**

« Les affections de famille, sans parler de l'amour conjugal, sont capables de créer un foyer d'enthousiasme tel que l'on ne s'appartient plus. La mère ne se lasse pas de regarder son enfant ; elle a pour lui des trésors inépuisables de tendresse et de dévouement : elle aime. Et le père, calcule-t-il le temps qu'il consacre à travailler pour gagner le pain de sa famille ? Il aime ; et son grand bonheur, la seule récompense qu'il ambitionne, c'est de venir, le soir, se refaire l'esprit et le cœur au milieu des siens.

« L'amour humain est le foyer où s'alimentent les passions nobles, ardentes, désintéressées, qui élèvent l'homme au-dessus de

*lui-même et lui donnent des capacités de dévouement qu'il ne se connaissait pas.*

[49]

**« Or, qu'est-ce que l'amour humain, sinon une toute petite étincelle, auprès de l'immense brasier qu'est l'amour de Dieu, source de toute beauté et de tout amour légitime ?**

*« Et quand cette petite étincelle est capable de transformer une âme d'homme, le brasier sera-t-il impuissant sur un cœur qui veut s'y enflammer ? Sera-t-il incapable de me faire passer quelques heures avec joie dans la compagnie du Dieu que j'aime plus que tout au monde ? Ne pourra-t-il pas me donner un peu d'enthousiasme ou de rayonnement ? Alors c'est que j'aimerais bien peu.*

**« Or, nous L'aimons, notre Dieu.**

*« Nous nous souvenons de ce qu'il a fait pour nous, de ses abaissements à la crèche, du travail auquel il a voulu consacrer sa vie pour être un exemple et un encouragement à ceux qui peinent ; nous songeons à ses bontés envers tous les souffrants et à ses miséricordes envers tous les pécheurs repentants ; nous savons que son sang a coulé sur la croix pour sauver les âmes, la nôtre et la vôtre aussi, Monsieur le Président ; et il s'est présent dans l'Eucharistie, nous l'entendons nous dire que c'est afin de ne pas nous quitter, donc par amour encore.*

**« Sachant cela, comment pourrions-nous ne pas être des emballés d'amour ?**

*« Ne comprenez-vous pas que nous avons besoin de lui dire que nous l'aimons et que nous, lui demandons pardon de ce que tant d'hommes ne l'aiment pas ?*

*« N'est-ce pas tout naturel, au contraire, [50] que nos chants d'amour s'élèvent plus haut, comme si nous voulions étouffer, à force d'aimer, les voix discordantes qui lui crient la haine ou le blasphème, ou compenser le silence de tous ceux qui ne songent pas à l'aimer ?*

*« Et c'est pourquoi de tout notre cœur nous chantons, de tout notre cœur nous prions. Car c'est à Celui que nous aimons que vont nos chants et nos prières, et nous savons qu'il nous entend.*

*« Du moins c'est ainsi qu'il en doit être. Ou alors nous ne sommes que de prétendus croyants.*

\*

\* \*

*« **Moulin à prières !***

*« Faut-il, Monsieur le Président, que vous connaissiez peu l'âme d'un moine pour avoir lancé ce mot !*

*« Je parle de l'âme d'un vrai moine, d'un moine qui a son idéal, qui essaye d'en vivre, qui s'efforce chaque jour de le réaliser davantage.*

*« Qu'il y en ait eu d'autres, je ne le conteste pas : l'histoire prouve que les plus nobles choses ont leur petit côté. Qu'il y en ait d'autres maintenant encore, c'est possible, je ne le conteste pas davantage : l'homme, même après avoir entrevu un bel idéal, peut toujours y renoncer s'il n'a pas au cœur la générosité nécessaire, s'il ferme son âme à l'amour. Il devient alors, s'il quitte le cloître sans que l'Eglise lui ait rendu sa parole, une de ces pauvres épaves à jamais malheureuses que l'on appelle des défroqués ; et s'il y reste, un [51] être non moins malheureux qui se condamne à une vie très austère sans l'adoucir par une grande espérance et un grand amour.*

*« De ces pauvres moines qui ne le sont que par l'extérieur et ne le sont pas par l'âme, vos plaisanteries et vos critiques seraient vraies, en partie du moins.*

*« Mais, Monsieur le Président, je puis vous affirmer qu'ils ne sont qu'une infime exception, grâce à Dieu ; et ce n'est pas d'après ces quelques isolés qu'il faut juger de tous.*

*« Je connais les moines et je sais que parmi eux abondent les natures droites, les cœurs ardents pour Dieu, les âmes qui*

*aspirent à s'élever au grand souffle de la grâce. Nous avons la foi et l'amour ; nous ne demandons qu'à croire et à aimer davantage.*

*« Serait-il possible alors que nos offices ne soient que le ronronnement machinal d'automates, quand nous les célébrons devant le Dieu qui requiert toute notre intelligence et tout notre cœur, toute notre foi et tout notre amour ?*

\*

\* \*

*« Mais voici plus encore. La messe de tous les jours. Non plus seulement notre prière à Dieu, mais la prière de Dieu lui-même.*

*« Vous ne savez pas ce que c'est que la messe. Hélas ! il y a tant de chrétiens qui ne le savent pas non plus !*

*« Mais nous savons, nous ; du moins notre foi nous fait découvrir quelque chose de cette splendeur qu'est la messe.*

[52]

*« La messe, c'est le sacrifice divin du Calvaire se reproduisant chaque jour au milieu de nous. Tous les jours, le Christ offre à Dieu sa mort par les mains du prêtre, tout comme au ciel dans la messe de gloire il présente à son Père les cicatrices glorieuses de ses plaies pour perpétuer l'efficacité rédemptrice de la croix. Tous les jours, à la messe, le Christ renouvelle l'œuvre immense de la rédemption du monde.*

*« Et à cet événement, le plus grand qui se puisse passer sur terre, plus important que le choc des armées, plus salubre que la plus féconde des découvertes scientifiques, vous pensez que nous pourrions assister sans un frémissement de tout notre être, les yeux et l'esprit atones, le cœur desséché par l'accoutumance ?*

*« On ne s'accoutume pas à la messe. Ou alors quelle serait notre foi ?*

*« Quand le Christ donne son sang afin d'offrir à son Père le seul hommage d'adoration qui soit digne de lui, nous resterions*

*inertes et sans vibrer devant cette grande chose d'un Dieu qui adore un Dieu ?*

*« Quand par son sacrifice il **remercie** pour toutes les grâces qui pleuvent sur le monde, nous qui en sommes les premiers bénéficiaires, nous n'unirions pas notre merci au sien ?*

*« Comment ! C'est **pour nos péchés et pour ceux du monde entier** que le Christ est mort ; et s'il continue à s'immoler à la messe, c'est pour demander continuellement pardon, puisque continuellement nous péchons ; et nous, coupables, nous ne nous frapperions pas la poitrine en criant notre repentir ?*

[53]

*« Par sa mort il nous a obtenu des richesses de grâces ; à la messe il continue à **les demander pour nous** ; il veut nous en combler pour peu que nous lui ouvrons notre âme ; et nous ne chercherions pas à joindre nos pauvres prières à sa supplication toute-puissante ?*

*« Encore une fois, **où seraient notre foi et notre amour ?***

*« Non, Monsieur le Président, il n'en est pas ainsi. Du moins nous ne le voulons pas.*

*« Pendant que de l'autel, comme autrefois de la croix où il agonisait, le Christ, notre très aimé Sauveur, aperçoit tant d'indifférents et d'ennemis, nous voulons qu'au moins il nous voie, nous ses amis, tout près de lui, le cœur brûlant pour lui, **l'aimant pour ceux qui ne l'aiment pas, le suppliant de ne pas châtier ceux qui l'offensent.***

\*

\* \*

*« De toute cette magnificence de l'Eucharistie, **la communion** est le couronnement.*

*« Le prêtre qui dit la messe communie ; et tout religieux, même s'il n'est pas prêtre, tient à communier tous les jours.*

« **Tout dans l'Eucharistie est ordonné à la communion. Elle est notre participation au sacrifice du Christ. Il veut être nourriture et c'est pour cela qu'il a choisi le pain pour voiler sa gloire.**

« **Encore un mystère d'amour, plus même que tous les autres.**

« **La communion, c'est Dieu qui vient m'infuser sa propre vie.**

[54]

« **Il sait bien que nous serions tentés de ne pas nous maintenir en constant effort ; que sans sa grâce nous manquerions vite d'élan et d'ardeur ; que dans notre ascension, nous risquons de tomber à bout de souffle ; que nous avons besoin d'un perpétuel renouvellement de notre jeunesse d'âme pour ne pas sombrer dans la routine et l'inertie.**

« **Et voilà la merveilleuse invention de son amour.**

« **Pour rendre à un malade la vigueur, quand il ne peut se remonter de lui-même, les médecins ont inventé la transfusion du sang.**

« **Le Christ accomplit en notre faveur une merveille plus admirable. Sans lui, nous serions de pauvres êtres languissants ; avec lui, nous avons la force, l'ardeur ; nous avons la vie. Ne l'a-t-il pas promis : « Celui qui me mange vivra par moi » ?**

« **Ah ! Monsieur le Président, ne traitez pas tout cela de billevesées. Vous n'en avez pas le droit. Alors que nous avons dans notre lignée des Augustin, des Pascal et des Bossuet, et ce grand converti que fut Lacordaire - Lacordaire dont les plus belles heures, il l'a dit lui-même, n'étaient pas celles de ses succès à Notre-Dame, mais celles où, se retrouvant simple moine, il prenait part avec ses frères à la divine psalmodie et à la messe conventuelle, - alors que tant de génies ont eu la même foi que nous, on peut ne pas la partager, on ne doit pas s'en moquer.**

« **Mais comprenez-vous quelle foi nous soutient, quelle ardeur d'amour nous échauffe le [55] cœur, et comme notre vie, toute tournée vers l'Eucharistie, est belle et chantante ?**

« **Et comprenez-vous aussi que, si on a la foi, on doit admettre l'existence des Ordres contemplatifs, la nôtre. On ne conçoit pas**

*l'Eucharistie sans des hommes qui en font le centre de leur existence et se sont spécialement voués à l'adorer et à l'aimer.*

\*

\* \*

« *Car c'est vraiment toute notre vie qui est ensoleillée par l'Eucharistie.*

« *Quand nous avons en notre âme le renouveau de vie que nous donne la communion, toute notre journée en est imprégnée. Et que pourrions-nous alors trouver difficile ?*

« *Jésus, a dit Pascal, sera en agonie jusqu'à la fin du monde.*

« *Nous, ses amis ; ses intimes, pourrions-nous hésiter à partager un peu ses souffrances puisqu'il nous convie à cet honneur ?*

« *Saint Paul parle des ennemis de la croix. Il y en a trop, hélas ! qui regimbent contre la douleur et n'en comprennent pas le prix. Ne faut-il pas que nous, qui comprenons, nous nous laissions envahir par ce que le même apôtre appelle la folie de la croix ?*

« *A l'Amour crucifié, nous essayons de répondre par un amour crucifiant. Et si la croix reste toujours douloureuse, notre amour, qui ne nous empêche pas d'en sentir les âpretés, nous la fait aimer et nous y fait goûter un indicible bonheur.*

[56]

« *Vous vous scandalisez de notre genre de vie ; vous le trouvez contre nature.*

« *Oui, il le serait si nous n'avions pas la foi et l'Eucharistie. Mais nous croyons au divin Crucifié et nous l'aimons ; et nous voulons vivre comme lui, nous qui par la communion participons à sa vie.*

« *Nous ne nions pas la souffrance ; nous ne la déclarons pas désirable pour elle-même. Nous l'acceptons avec joie, nous la désirons parce qu'elle nous rend plus semblables au Christ et*

*qu'elle nous permet avec lui, dans une toute petite mesure, de sauver des âmes.*

\*

\* \*

« *Et ici j'aborderais, si je n'avais pas déjà abusé de votre patience, un autre côté de la vie cistercienne, un autre idéal, une nouvelle utilité aux yeux de quiconque a la foi.*

« *Je ne fais que l'indiquer d'un mot.*

« *Vous me demandiez pourquoi je ne me suis pas fait missionnaire. Vous avez semblé croire que c'est par égoïsme que nous nous enfermons dans nos monastères.*

« ***Egoïstes, nous ?***

« *Alors que recevant du Christ la vie, nous devons avoir au cœur les sentiments qui faisaient battre le sien !*

« ***Etait-il égoïste, lui ?***

« *Nous voulons avec lui prier et souffrir pour obtenir des grâces de lumière et d'amour à nos frères inconnus.*

« *Serait-ce la part **la moins pénible** ? Tel [57] n'est pas l'avis de beaucoup de missionnaires qui estiment que notre rôle est autrement dur que le leur.*

« *En tout cas, ce **n'est pas la part la moins utile**. Car il y a, dans notre religion, une merveille trop peu connue, le dogme de la **communion des saints**. Pas un sacrifice, pas un acte d'amour, pas une prière accomplis quelque part sur la terre, qui n'aient leur répercussion immense dans le monde des âmes.*

« *Par là, unissant nos pauvres prières à celles du Christ, nos mortifications aux siennes, notre amour à son amour, nous attirons sur les âmes, sur les familles, sur les Etats, des grâces sans nombre.*

« *Et voilà encore qui donne du prix à notre vie et la fait resplendir d'un nouvel idéal.*

« *Qui sait ? les monastères à vie intense sont peut-être le paratonnerre qui empêche la colère de Dieu de s'appesantir trop*

*lourdement sur les pécheurs, sur la France même qui laisse s'organiser la persécution.*

*« Comprenez-vous maintenant, Monsieur le Président, pourquoi je suis **si fier et si heureux** d'être Trappiste, et comment vos attaques ne pouvaient entamer ma conviction. Voilà pourquoi je vous ai lancé cet **Au contraire** qui vous a étonné. »*

\*

\*\*

Quand j'eus fini de parler, j'étais haletant, tellement j'avais mis de cœur à défendre notre idéal.

[58]

Le Président était visiblement ému, Il se leva, et me secouant vigoureusement le poignet : *« **Dites cela devant la commission. Dites-le avec cette chaleur. J'ai compris l'idéal d'un moine. Je ne suis pas chrétien ; mais je comprends, lorsqu'on l'est profondément, qu'on puisse être fier d'être moine. Un parlement français n'a pas le droit de mettre à la porte de vrais moines qui, dans leurs cloîtres, restent étrangers à la politique. A partir d'aujourd'hui, considérez-moi comme votre ami. »***

Je ne pouvais douter de l'aide que Dieu m'avait généreusement accordée. Car comment expliquer autrement le revirement si rapide d'un homme tel que Clemenceau ? Aussi, en l'entendant m'exprimer sa vive admiration pour l'idéal monastique qu'une demi-heure auparavant il bafouait, je remerciai Dieu de tout mon cœur comme je l'avais invoqué avant de parler.

Ce que j'avais dit, c'était évidemment autre chose que la reconstitution pâle, froide et décolorée que j'ai tentée devant vous. Et surtout il y avait un autre accent. C'était une fougue, une flamme, une conviction entraînante que j'étais incapable de trouver en moi-même et que, de fait, je n'ai plus retrouvée depuis.

Déjà quand j'essayai, devant la commission, après avoir soigneusement préparé, de redire ce qui avait spontanément jailli de

mon cœur en flots débordants, je ne le pus. Dieu n'ayant plus à m'assister, j'en étais réduit à mes propres forces. Le Tigre ne me le cacha pas : « *Vous nous avez certainement intéressés, [59] me dit-il après la séance ; mais non ! ce n'était plus cela.* »

\*

\* \*

Je n'ai rien à ajouter.

Mais, de grâce, que l'on ne nous jette plus à la face le reproche d'être des *égoïstes* et de nous être enfermés dans nos cloîtres pour mener une vie oisive et échapper aux labeurs de l'apostolat !

*Des égoïstes, pourrions-nous l'être, alors que nous prétendons à l'honneur de suivre de plus près le divin Maître, le modèle et le foyer de la charité et du dévouement ? Quand nous le voyons se pencher, pitoyable, sur toute misère, pourrions-nous passer l'œil sec et le cœur froid à côté des souffrances et des plaies de nos frères ? Pourrions-nous nous désintéresser du salut des âmes, quand il est mort sur une croix, Lui, pour les sauver ? Si nous étions capables de ce monstrueux égoïsme, il nous semblerait entendre retentir à nos oreilles la malédiction qui frappa le mauvais riche,*

Nos cloîtres sont fermés aux bruits du monde. Nous savons pourtant qu'on y souffre et qu'on y meurt ; nous savons qu'on y travaille et qu'on y peine, qu'il y a des pécheurs et qu'il y a des apôtres. Sur tous nous appelons la miséricorde et la grâce, la lumière et l'amour.

Et dès lors, aux yeux du croyant, notre rôle est *apostolique* au premier chef, car *toute-puissante est la prière sur le cœur de Dieu.*

Quiconque a la foi ne peut que souscrire aux paroles de *Donoso Cortès* : « *Je crois, disait-[60]-il, que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent.* »

Et *Victor Hugo* avait raison plus qu'il ne pensait lorsqu'il disait des moines : « *Que font-ils ? Ils prient. Qui ? Dieu. Les esprits irréfléchis et rapides disent : A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère ? A quoi servent-elles ? Qu'est-ce qu'elles font ? Hélas ! en présence de l'obscurité qui nous environne, nous répondons : Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces hommes.* »

Exagération romantique ? Certes non. Sans s'en douter, V. Hugo exprimait *la pure croyance de l'Eglise*.

Car, pour m'en tenir au Pape actuel, Pie XI n'a-t-il pas demandé que nous fondions en Chine des Trappes, qui n'eussent rien de l'activité missionnaire ?

Et dans une *Bulle* qui a fait quelque bruit, n'a-t-il pas proclamé que *ceux qui se livrent à une vie de mortifications et de prières font beaucoup plus pour l'extension du royaume de Dieu et le salut des âmes que ceux qui travaillent activement à l'apostolat ?*

« *Beaucoup plus, multo plus* » ; *c'est la parole du Pape*.

Nous avons certes, pour nos frères voués à la vie active, une profonde admiration et une très vive sympathie. Aussi cherchons-nous à faire nôtres par la prière et l'austérité de la vie leurs fatigues et leurs souffrances. *Nous les aidons. Notre aide est efficace, nous le savons.*

Comme on la comprenait, aux siècles de foi, l'efficacité de la prière des moines !

[61]

Quand Philippe Auguste, voguant vers la Terre-Sainte, se vit assailli par une violente tempête au large des côtes de Sicile, le roi lui-même ranima la confiance des matelots : « *Il est minuit, leur dit-il. Voici bientôt l'heure où la communauté de Clairvaux va se lever pour chanter matines. Les saints moines ne nous oublient jamais. Ils vont prier pour nous et leurs prières apaiseront le Christ et nous arracheront au péril.* »

Elles le savent bien, maintenant encore, *les âmes profondément chrétiennes*, surtout à certains moments d'angoisse où le besoin du secours divin se fait plus vivement sentir.

Qu'on ne suppose pas d'ailleurs qu'il n'y a que des faibles d'esprit pour avoir confiance dans notre intervention ! C'était pendant la première bataille des Flandres, fin 1914. *Foch* se présente un soir à la Trappe du Mont des Cats, toute proche de la ligne de feu. « *Nous sommes*, dit-il au R. P. Abbé, *dans une passe difficile. Je viens réquisitionner les prières et les sacrifices de vos moines pendant huit jours. Ce que je vais tenter, ce sont des trucs. Si je n'ai pas l'assistance de Dieu, je ne m'en tirerai pas.* »

Ainsi *un ardent amour pour le Christ, un ardent amour pour les âmes, voilà ce qui nous pousse dans le cloître et nous y soutient, ce qui donne à notre vie sa beauté, sa lumière et sa joie.*

\*

\* \*

Pour résumer cette conférence, je crois ne pouvoir mieux faire que d'évoquer avec saint [62] Augustin le spectacle de saint Jean à la dernière Cène, tenant sa tête penchée sur la poitrine du divin Sauveur.

Jésus vient d'instituer la sainte Eucharistie, la merveille de sa dilection. Son cœur est plus que jamais rempli d'amour pour les hommes. Il concentre en ce moment solennel tout l'amour qui l'a fait vivre et qui va le faire mourir. Et Jean entend ce divin Cœur battre plus fort. Il fait plus qu'entendre. *Il y boit à longs traits*, dit saint Augustin ; *il boit l'amour ; et parce qu'il a bu l'amour, il vivra d'amour, il prêchera l'amour ; il sera l'Évangéliste de l'amour.*

Voilà le modèle que nous nous proposons d'imiter. Placés plus près du Cœur de Jésus, nous voulons l'aimer davantage, lui et les âmes qu'il a tant aimées.

Que les *croyants* qui ont bien voulu m'écouter et qui peut-être comprennent un peu mieux notre vie nous aident par leurs prières à mieux réaliser notre idéal !

Mais je me permets de m'adresser spécialement, comme je l'ai fait au début, à ceux d'entre vous qui n'ont pas la foi, à *mes très aimés frères les incroyants*. Je voudrais avoir conquis au moins leur respect pour l'idéal qui nous fait vivre. A supposer même qu'ils nous croient dans l'illusion et pensent que, derrière les nuages qui nous cachent le ciel, il n'y a pas un Dieu pour entendre le cri de nos cœurs, du moins ne peuvent-ils méconnaître la sincérité de nos âmes et la grandeur de notre but.

J'ose enfin, par delà cette assemblée, adresser *un appel confiant à ceux qui dirigent nos des-[63]-tinées nationales*, et me permets de leur rappeler ce que me disait Clemenceau dans le dernier entretien que j'eus avec lui : « *Si la France d'après-guerre m'avait confié ses destinées et que j'eusse à repêtrer son âme, je me garderais d'avoir vis-à-vis du clergé français l'attitude que j'ai eue autrefois. J'ai trop bien constaté pendant la guerre que le christianisme est un foyer d'idéal. J'ai vu ce dont étaient capables dans les tranchées*

*les prêtres et les religieux. La France a besoin d'entretenir toutes ses sources d'idéal ; sinon, elle périrait. »*

Ce que Clemenceau avait appris par l'expérience de la guerre : *l'Eglise est un foyer d'idéal ; dès lors la France a besoin de son concours ;*

ce que, plus de quinze ans auparavant, il avait entrevu de la flamme de la vie monastique, au point de cesser d'agir pour l'éteindre dans sa patrie ;

ces souvenirs ne restent-ils pas une leçon pour tous ?

Oui, *pour tous*, car dans mon cloître je me plais à croire qu'après les tranchées il n'y a plus de Français qu'aveugle encore un bas sectarisme.

*Aucun foyer d'idéal ne doit être supprimé. Que dis-je ? Les monastères dignes de ce nom ont droit non seulement à être tolérés, mais respectés ; ou plutôt ils devraient être encouragés et protégés.*

28 janvier 1931.